

Neuropsychologie du développement

M. Julian DE AJURIAGUERRA, professeur

Le cours de cette année a porté sur *l'ontogénèse des fonctionnements neuropsychologiques*.

A partir de notions théoriques, nous avons fait un exposé concret de certains *types de fonctionnements*. A certaines périodes, on a étudié l'activité de divers organes, comme si ceux-ci avaient une existence propre ; à d'autres périodes l'étude a porté sur un plan de systèmes plus vastes, en isolant des fonctions particulières dont l'organisation existe dès la naissance pour les unes, pour d'autres s'effectue à travers la réalisation fonctionnelle, et pour d'autres encore se constitue progressivement au cours de la chronologie du développement. Les fonctions au service de la survivance existent à la naissance et même avant la naissance. Au cours de la grossesse, la mère offre à l'enfant, par la voie du cordon ombilical, ce dont il a besoin pour sa formation. Lors du passage de l'espace amniotique à l'espace aérien, l'enfant est en mesure de manifester l'existence de son propre fonctionnement, mais du fait qu'il est immature, la mère doit lui fournir des apports qu'il assimile et des stimuli spécifiques nécessaires à la création de nouvelles formes d'organisation ; il s'ouvre ainsi à de nouvelles formes de fonctionnement. Mais il existe en outre des « préformes de fonctionnement » qui ne prennent forme, plus tardivement, que dans le cadre d'une rythmicité biologique, dans une synchronie par laquelle celui qui donne et celui qui reçoit se confondent dans un espace qui leur est commun, dans une continuité temporelle faite d'arrêts et de reprises. C'est au cours du développement du Moi, auquel les fonctionnements contribuent, que l'enfant considérera ses fonctionnements comme lui étant propres ; au fur et à mesure des modifications chronologiques, ceux-ci vont acquérir des caractéristiques fonctionnelles qui le feront passer de la phase d'indifférenciation à la phase de différenciation. L'enfant dispose de certains fonctionnements qui vont questionner l'environnement. Celui-ci fera des offres à ses besoins et l'organisme fera un choix parmi ces apports.

On sait que, d'après la théorie psychodynamique néojacksonnienne, on doit distinguer deux niveaux fonctionnels : le plan des fonctions sensori-

motrices et psychiques élémentaires ou instrumentales d'une part, et le plan des fonctions psychiques supérieures ou énergétiques d'autre part. En partant d'un mode de pensée tout à fait différent, les psychanalystes dits « structuralistes » américains aboutissent également à un bipartisme (H. HARTMANN). Ils admettent en effet que des fonctions autonomes, perceptivo-motrices et cognitives, seraient essentiellement dues aux progrès maturatifs, qui ne sont pas constitutifs du Moi, mais s'intègrent à son organisation et constituent la base physiologique du Moi. Le Moi, dès la naissance, disposerait d'une source d'énergie autonome se matérialisant au niveau des processus perceptivo-moteurs et cognitifs ; ceux-ci assurent la maîtrise de la réalité et ce n'est que dans la rencontre avec les énergies instinctuelles que ces processus se trouvent investis et conflictualisés. Ainsi conçue, la notion de fonctions autonomes du Moi rejoint en partie les positions de la psychologie classique où les sensations, les perceptions et la motricité sont étudiées en dehors des affects. L'organisation du Moi, à chaque stade du développement, tire partie de ces fonctions, les intègre dans son système de régulation sans dépendre exclusivement d'elles.

Ces deux tendances décrivent ainsi deux types de fonctionnement, par rapport à une totalité de l'organisme. On peut placer dans le premier type les fonctionnements sensori-moteurs, gnosiques, phasiques et praxiques. Les psychanalystes, dits structuralistes, incluent même dans ce cadre les fonctions intellectuelles. Pour Pierre OLERON, l'intelligence est fabricatrice et utilisatrice d'instruments mis à la disposition de l'individu par la société, façonnés par elle, qui en communique le mode d'emploi. Les instruments sont des médiateurs entre l'individu et son action. Le langage peut être considéré comme un instrument type ; il est précocement et inégalement incorporé dans la vie cognitive et affective de l'enfant. L'environnement ne joue pas pas seulement le rôle de médiateur, mais aussi de modèle.

D'une manière schématique, la notion d'instruments dans la théorie néo-jacksonnienne et dans la doctrine psychanalytique se caractérise par un certain nombre de traits. Dans la théorie néo-jacksonnienne, l'instrument répond à des caractéristiques morphologiques inscrites, mécanisées, innées, mais se modifiant au cours de la maturation, et oppose aux fonctions énergétiques plus fonctionnelles et plus plastiques d'autres fonctions énergétiques plus étroitement liées à l'ensemble de la vie organique. D'après la doctrine psychanalytique dite structuraliste, les fonctions autonomes sont également innées, inscrites et dépendantes des processus maturatifs. Elles sont non instinctuelles, non conflictuelles ; elles sont investies et conflictualisées lors de la rencontre avec les énergies instinctuelles. On les oppose ainsi en partie au fonctionnement général de l'appareil psychique et de ses instances, bien qu'elles contribuent également à la formation du Moi.

On arrive alors à distinguer deux types d'organisation fonctionnelle : d'une part les fonctions plutôt physiologiques qui nous sont offertes d'emblée, et deviennent plus ou moins fixées et déterminées, localisées dans le cerveau et ayant des fonctions indépendantes. D'autre part, les fonctions psychologiques qui sont créées, présentant une variabilité personnelle, un haut degré de liberté, non localisable.

Cette bipolarisation, valable du point de vue descriptif, semble confirmée par les données de la pathologie qui aboutissent à faire une séparation ayant une implication générale en opposant le physiologique au psychologique. Il existe ainsi chez l'homme d'une part un « mécanisme » animal, et d'autre part un psychologisme, non physiologique, qui fonctionne plus ou moins dans l'« auréole ».

La psychologie de l'homme ne peut être comprise qu'à travers l'évolution phylogénétique qui fait de l'homme un être particulier. L'être biologique doit être placé dans le cadre de l'histoire de son espèce, sans qu'il soit vrai que l'ontogénèse répète la phylogénèse. Dans le cadre de l'ontogénèse, l'enfant construit sa propre histoire, en fonction d'un code qu'il porte en lui et d'un microcosme qui participe à son modelage. Si la biologie est un phénomène général et que l'environnement fait partie de l'univers, l'enfant va trouver dans l'univers sa place, et dans l'évolution de sa propre biologie ses caractéristiques particulières. Dans un jeu d'échec, il existe des pièces plus ou moins importantes et, selon la situation, un pion peut faire échec au roi. Dans le jeu d'échec de la vie, l'homme est porteur de ces pièces à valeur différente, mais il en est en même temps l'exécutant.

Se référant à l'organisation cognitive, J.S. BRUNER considère que son développement est fonction d'un système d'outillage simplificateur des capacités motrices, sensorielles, « rationnelles » (langues, mythes et sciences) qui nous est transmis sous des formes d'actes structurés, adaptés à une imagerie spatio-qualitative conventionnalisée » et à un codage linguistique sélectif. Notre connaissance du monde est fondée, d'après cet auteur, sur un modèle construit de la réalité dont la structure axiomatique est peut-être déjà donnée dans les trois techniques innées dont nous disposons pour représenter le monde : par l'action, c'est-à-dire sur le mode enactif ; par l'image, c'est-à-dire sur le mode iconique ; par le langage, c'est-à-dire sur le mode symbolique. Ces trois modes de représentation sont mutuellement traduisibles ; ils ne sont pas le simple produit de la maturation biologique mais se développent par intériorisation des manières d'agir, d'imaginer et de symboliser, disponibles dans notre culture.

Quoi qu'il en soit, les notions d'instrument, d'outillage, ne doivent pas, à notre avis, être considérées comme complètement indépendantes. Elles se présentent à nous comme des « figures », par rapport « au fond » de l'organisation comportementale.

Quel est le rôle de l'évènement en psychologie ? La notion d'évènement utilisée dans le cadre de la sociologie, de l'histoire et de la biologie, a perdu son sens du moment où on a considéré comme tel tout un ensemble d'évènements subtils, nécessaires depuis le début de l'organisation, nécessaires et génératifs.

Dans ses études psycho-pathologiques, en particulier sur l'hystérie, BREUER utilisa la *notion de traumatisme* définie comme une excitation intensive se rattachant à l'émotion et caractérisée par l'effroi et la surprise. La notion de traumatisme est employée dans le sens physique du terme par FREUD, sur le plan psychanalytique. Il admet l'existence de traumatismes sexuels précoces jouant un rôle dans une symptomatologie névrotique ultérieure. Ces traumatismes répondent, d'après lui, à des scènes de la prime enfance, dont la substance est la séduction par un adulte. Si, dans ses premières études, il considérait cette séduction comme un phénomène réel, plus tard, il admit que les symptômes névrotiques ne se relient pas directement à des événements réels, mais à des fantasmes de désir ; pour la névrose, la réalité psychique avait plus d'importance que la réalité matérielle. En 1920, dans « Au-delà du principe de plaisir », il en étudia les caractéristiques. Il insista sur son intensité, introduisant une idée de quantification, l'excitation ne pouvant être mesurée qu'en fonction de ses effets sur le sujet. C'est son caractère excessif qui est essentiel. Devant l'effraction de pareilles excitations, la mobilisation des forces de contre-investissement constitue un effort pour rétablir le fonctionnement du principe de plaisir. L'effet intolérable du traumatisme provoque le refoulement. Les traumatismes reçus à une époque présexuelle conservent toute leur puissance traumatisante en tant que souvenirs ; ils peuvent être ravivés par un mécanisme dit auxiliaire ultérieur et redevenir actifs à la période post-pubertaire, déclenchant ainsi le symptôme névrotique.

Edgar MORIN a proposé à un certain nombre d'auteurs de se réinterroger sur la notion d'évènement. Le néo-évènementialisme n'est pas le retour à une histoire évènementielle qui ne voyait que cascades et enchaînements d'évènements sans jamais concevoir le système où se situaient ces évènements. D'après lui, la relation système-évènement devient le problème central.

Un grand nombre de psycho-pathologistes admettent l'existence de deux situations traumatiques : celle du traumatisme de choc survenant soudainement, et celle des expériences prolongées qui peuvent avoir des effets traumatiques par l'accumulation de tension frustrante. La classification employée par Ernest KRIS correspond à ce qui a été distingué sous le titre de émotion-choc, émotion-sentiment. Dans le premier cas, c'est le facteur exogène qui est mis à l'avant-plan, dans le deuxième (traumatisme cumulatif de MASUD-KHAN) on fait intervenir, au cours de l'histoire de l'unité mère-enfant, le

traumatisme exogène, et également la sensibilité des mères aux difficultés maturatives de leur enfant avec les réactions successives et annulatives qu'elles provoquent. Dans le sens néo-événementiel actuel, toute activité venant de l'extérieur et qui dérange l'organisation n'est pas nécessairement négative ou génératrice de régression. Elle peut être et elle est souvent formative, car ce n'est pas dans la monotonie que se produit l'organisation. C'est dans ce sens que J.P. CHANGEUX admet que certaines réactions du cerveau à l'évènement peuvent avoir un rôle essentiellement fonctionnel, alors que d'autres laissent des traces d'une génération à l'autre, mais sont stables seulement au niveau de la génération, l'évènement devenant différenciateur.

Pour notre part, nous pensons que l'évènement peut produire des désorganisations flottantes ou des désorganisations marquées, suivies ou non d'une tendance restitutive. En effet, par de nouvelles élaborations, l'appareil psychique peut continuer à fonctionner sous une forme nouvelle. Dans le cas où se produisent des désordres de type somatique, dans l'hystérie de conversion par exemple, l'enfant peut présenter le désordre d'un appareil, avec une symptomatologie de type physique, qui cache et exprime le désarroi psychologique. La fiction symptomatique devient réalité exprimée et en même temps camouflée. Comme le dit C. BACKES-CLÉMENT, l'importance de l'évènement ne peut pas être mise en doute par des dénégations sur le plan psychologique. Si l'on a tendance à dire que le sujet tire des bénéfices secondaires, offrant une symptomatologie pseudo-lésionnelle, une certaine attitude de sérénité ne doit pas entraîner la négation de l'aspect maléfique de ses difficultés. Comme l'indique Edgar MORIN, il y a toujours une ambivalence entre « évènement » et « élément », de même qu'il existe, d'après nous, une ambivalence entre les éléments endogènes et exogènes. L'action d'un impact provenant de l'extérieur ne dépend pas seulement de l'intensité de celui-ci, mais des périodes plus ou moins sensibles au cours desquelles cet évènement se manifeste, ainsi que des conditions de la situation et de la plus ou moins grande vulnérabilité de l'appareil qui le reçoit.

Si nous nous plaçons sur le plan de la fantasmatisation, nous devons admettre que les fantasmatisations précoces ne sont pas liées à des objets formels, mais à quelque chose qui, quelque part, est désiré ou ressenti comme désirable ou comme dangereux. Elles ne répondent pas aux simples besoins à satisfaire, mais sont liées aux profondes racines du désir. Lorsque le besoin est apaisé, le désir reste vigilant, avec ses exigences toujours renouvelées. Les fantasmatisations précoces, si elles peuvent faire le lit de la future réalité, ouvrent en fait la voie à des imaginaires qu'elles introduisent dans la réalité de l'ici-maintenant du vécu, entraînant soit une reviviscence d'un passé plus ou moins figé, soit une ouverture d'un futur désiré.

Les progrès du développement dépendent d'un programme génétique et d'une plasticité du comportement. Comme l'indique J. PAILLARD, parler de

plasticité d'un système suppose la possibilité d'un constant, et d'un changement d'état, de forme, de structure, de propriétés du système. Le programme de fonctionnement sous-tendant l'expression d'une activité finalisée, et la rigidité du câblage qui lui sert de support, manifestent une certaine flexibilité, c'est-à-dire une certaine capacité d'ajustement, de tolérance, d'erreurs automatiquement corrigées, grâce à l'existence des circuits d'assistance et de rétroaction compensatrice. Chaque unité de système (intégram) se définit, d'après F. JACOB, par ses structures d'interface, avec le système d'un niveau supérieur dont elle est un élément, et par la structure des relations qui solidarisent les éléments interdépendants aux sous-systèmes qui les composent. Sur le plan neurobiologique, la plasticité est relative. Nous savons qu'une lésion de la zone du langage de l'hémisphère gauche n'empêche pas l'acquisition d'un langage chez l'enfant. L'hypothèse de la restitution fonctionnelle ne nous paraît pas valable. Pour chaque fonction, la capacité de restauration reste limitée à un système défini, qui est normalement imparti soit à cette fonction, soit aux fonctions ayant des rapports avec elle. La récupération fonctionnelle est très différente selon l'âge du sujet, le trouble se compensant d'autant mieux que le sujet est plus jeune. On a démontré d'autre part que l'ordre chronologique de la réapparition de la fonction, motrice en particulier, suit les stades de la chronologie ontogénétique. C'est ainsi que les mouvements apparus les plus tardivement dans l'échelle ontogénétique, telle que la dextérité des doigts, se récupèrent dans les délais les plus longs. Sur le plan de l'évolution du comportement, l'élément essentiel est celui de l'adaptation. La capacité de l'adaptation fait partie de l'évolution. Il existe, au cours de l'évolution, lors des périodes de transition, certaines désadaptations transitoires, ou bien des persistances de mécanismes de répétition. Chaque période a ses propres moyens adaptatifs et spécifiques à un âge donné. Il existe de grandes différences dans la réponse de l'enfant à un même stimulus, aux stades successifs du développement. A chacun de ces stades, l'enfant a des problèmes particuliers à résoudre, des dangers à conjurer. A mesure qu'il progresse, il doit s'adapter à l'environnement, afin de pouvoir survivre en s'accommodant et en assimilant ses apports. On doit admettre avec PIAGET que tout schème d'assimilation tend à s'alimenter en requérant l'activité du sujet. Tout schème d'assimilation doit s'accommoder aux éléments qu'il assimile. Il s'agit d'une autorégulation. Le terme d'équilibre de PIAGET se rapproche de celui d'homéostasie de CANNON et de celui d'« état d'équilibre » de BERTA-LANFFY. L'état d'équilibration piagétienne ne ramène pas à des états antérieurs, mais conduit à un état supérieur d'où la dénomination d'« equilibration majorante », ce qui implique l'existence d'une liaison intime entre la compensation et la construction. Nous devons admettre qu'il existe une adaptation constitutive se déroulant dans le cadre d'un programme qui porte en soi ses possibilités de compensation naturelle. La désadaptation déstructurante, lésionnelle ou fonctionnelle, définit au niveau

de la structuration préalable et des caractéristiques formelles de la dissolution fonctionnelle (caractéristiques plus ou moins ouvertes selon le cas) un nouveau fonctionnement de l'organisme.

On ne peut pas comprendre la *désorganisation psychologique* sans tenir compte de la progression chronologique de l'enfant et de l'historicité de l'environnement, dans ses formes ou ses déformations. La normalité ne peut pas se définir d'une manière abstraite car elle est une création dans un cadre de possibilités qui lui sont offertes et des acquisitions conquises. Depuis très longtemps, on a essayé de la cerner en introduisant la mesure, et on a établi ainsi des échelles de développement. Mais il y a beaucoup à déchiffrer derrière ce qui est mesuré. L'enfant possède dès la naissance un grand nombre de possibilités dont certaines peuvent diminuer avec l'âge, ce qui a fait dire à MEHLER qu'apprendre c'est désapprendre. En fait, comme le disent CHANGEUX et DANCHIN, l'apprentissage procède d'une stabilisation fonctionnelle de connexions sélectionnées par activation et inactivation d'inhibition. Apprendre, cela consiste à la fois à emmagasiner des informations dans un complexe stratifié de mémoire et à réduire des potentialités.

Il est vrai que les jeunes enfants savent déjà beaucoup plus de choses qu'on ne le suppose souvent, mais on doit admettre d'autre part que si certaines potentialités innées disparaissent en cours d'évolution, les enfants peuvent réussir des opérations par des stratégies différentes. Cela ne doit pas être pris évidemment comme une désorganisation, mais comme une part intégrante de l'organisation fonctionnelle.

En examinant les moyens selon lesquels le comportement des hommes peut être organisé, nous acceptons avec BOWLBY le concept de stratégie proposé par MILLER, GALANTER et PRIBRAM, c'est-à-dire le concept d'une structure comportementale d'ensemble rectifiée quant au but, elle-même composée d'une hiérarchie de structures subordonnées rectifiées quant au but. Ce concept peut s'appliquer aussi aisément au comportement labile qu'au comportement qui est stable à l'égard de l'environnement. Il peut s'appliquer aussi bien au comportement organisé en fonction des représentations mentales topographiques d'un environnement très simple, qu'au comportement organisé en fonction d'une carte mentale hautement sophistiquée.

Les dysfonctionnements d'origine lésionnelle ou fonctionnelle peuvent se manifester par une rigidification de ces stratégies et par une déviation de leur déroulement inadéquat quant au but. Nous ne pouvons pas dans ce résumé exposer toutes les formes de désorganisations.

Certains symptômes ou activités ont pu être considérés comme pathologiques alors qu'ils répondent à une normalité d'évolution et ne peuvent être définis comme maladiques que par rapport à un contexte et à l'âge de

leur manifestation. Ainsi la répétition est une activité importante de l'organisation et de l'apprentissage. Mais, comme on le sait, il existe des répétitions compulsives sous la pression de la frustration ou de l'anxiété qui ne sont plus représentatives du niveau de développement et qui ne sont ni constructives, ni plaisantes. La notion de stéréotypie porte en elle une connotation pathologique. Des répétitions de phrases, des mouvements tels que le tournoisement, la rotation de la tête, font partie du développement et peuvent se manifester également sous une forme de complaisance plus ou moins compulsive. Mais, à un moment de l'évolution, la rotation de la tête par exemple peut avoir la valeur expressive du « non » .

Il existe des « schèmes d'actions stéréotypées » qui, une fois qu'ils sont mis en activité, suivent leur cours typique jusqu'à l'achèvement, presque sans tenir compte de ce qui se produit dans l'environnement : mécanismes innés, tels que la préhension, le cri, le froufrou, les premiers sourires. Les unités de comportement peuvent avoir un but immédiat, ou bien elles constituent les prémices d'une organisation pour laquelle l'intentionnalité du but se manifesterait plus tard, sous forme de préhension, d'appels, ou d'échanges intentionnels. Ces schèmes d'actions stéréotypées sont indispensables à la survivance et sont très importants au point de vue économique. Ils permettent l'évolution vers le « volontaire » dans le sens jacksonien du terme, permettant ainsi d'ouvrir la voie à de nouveaux fonctionnements plus libres, débouchant sur un choix d'activités plus large, au service d'une intentionnalité délibérée. Nous avons insisté à plusieurs reprises pour placer la discussion sur l'échelle des valeurs. Nous évoluons de l'automatique vers le volontaire, comme le disait JACKSON ; le volontaire lui-même ne dispose d'une large possibilité de choix que lorsqu'il devient lui-même en partie automatisé. La ritualisation a été également considérée comme une mécanisation de l'action. En fait, le cérémonial fait partie de l'organisation. Il appartient au répertoire des conduites d'ordre émotionnel, verbal et manipulateur, surtout dans le cadre des rapports mère-enfant. Comme l'indique ERIKSON, la ritualisation constitue une nécessité émotionnelle aussi bien que pratique, tant pour la mère que pour l'enfant. Elle peut attribuer un sens très particulier à certains actes, points de départ de la reconnaissance mutuelle. Comme le dit cet auteur, il ne saurait y avoir prescription en matière de ritualisation, car loin d'être purement réitérative et routinière, comme la simple accoutumance, toute ritualisation véritable possède à la fois une base ontogénique et un caractère spontané imprévisible : c'est la renaissance inattendue d'un ordre reconnaissable au sein du chaos potentiel.

Lorsqu'on fait un bilan concernant un enfant, on ne doit pas désinsérer les « symptômes » du cadre dans lequel ils apparaissent, ni les structures de leur histoire. En effet, si l'expérience présente repose bien sur le passé, nous avons souvent tendance à sélectionner dans ce passé des fragments

auxquels nous accordons une cohérence afin de satisfaire le besoin d'une causalité directe ; alors qu'un même symptôme peut se manifester par des chemins tortueux et variés : irritabilité de l'enfant, déséquilibre entre les lignes de développement, dysharmonies évolutives, hyper ou hypo-investissements. Certaines expressions qui paraissent atypiques à un moment donné, peuvent devenir plus tard des caractéristiques dans le cadre de la *psychologie différentielle* des enfants. Nous devons juger comment l'enfant utilise le possible, et les raisons d'un possible inutilisé. On doit essayer de comprendre le pourquoi de certaines fixations et tenter d'établir le pourquoi et la forme de certaines régressions. Il existe en effet des régressions régressives, cristallisation à certains niveaux, dissolution fonctionnelle restant mobile, gardant des possibilités acquises ; des formes dynamiques de régressions qui répondent à des mécanismes indispensables chez certains enfants, à un moment donné de l'évolution ; les régressions reprogressives ne sont que des étapes permettant une reconversion des possibilités énergétiques afin d'affronter sous d'autres formes la réalité. Il paraît qu'un proverbe chinois dit : il ne faut pas faire de prophéties, surtout lorsqu'il s'agit de l'avenir. Le clinicien doit savoir qu'un pronostic, du moment qu'on le pose, induit l'avenir, ce qui implique une grande responsabilité. Il faut que notre pronostic ne soit porteur ni d'un espoir mensonger, ni d'une désespérance destructive.

Lorsqu'on envisage l'enfant d'un point de vue neurobiologique, on a trop tendance à le présenter comme le fruit de la maturation d'une part, du potentiel qui lui est propre d'autre part. Si tout le monde admet l'importance de l'environnement en tant qu'élément formatif, un grand nombre de biologistes décrivent les fonctionnements de l'enfant dans des termes où le comportement apparaît comme le résultat de l'activité autonome du système nerveux. Mais le génotype ne suffit pas à faire d'un enfant un être humain. S'il faut être deux pour faire un enfant, l'enfant a besoin de « l'autre » pour se manifester comme personne humaine, d'où l'importance accordée aux *relations enfant-parents*. Les parents ont un double rôle : parents-géniteurs d'une part, parents-environnement d'autre part. La vie de l'enfant se déroule dans un cadre de réponses et de demandes, de propositions et d'offrandes. Les enfants montrent des caractéristiques communes — en particulier celles de l'évolution de l'embryogénèse sont formellement équivalentes pour tous — mais ils n'en sont pas pour autant égaux, car les potentiels de chacun sont différents et le dialogue de la rencontre avec l'environnement est varié. L'unité nécessaire n'est pas l'inverse de la diversité. Nos ressemblances ne s'opposent pas au côté pluriel de l'expression de notre vie. La fixité est au service de la perpétuation de l'espèce, la pluralité est au service de notre humanité. La confrontation de nos différences ne fera que confirmer notre composante commune dans le cadre de l'unité humaine. Les enfants, comme l'indique WINNICOTT, ont besoin de la continuité d'un environnement humain qui facilite l'intégration de la personnalité

individuelle, et de la fiabilité qui permet de prévoir le comportement des parents. Les parents, de leur côté, doivent s'adapter progressivement aux besoins changeants et croissants de l'enfant dont le processus d'évolution le conduit vers l'indépendance et l'aventure, la modulation des soins permettant à la pulsion créative de l'enfant de se réaliser. Si nous admettons que les enfants ont des potentialités différentes, il est également vrai que les parents se différencient par des modes d'aide, de manipulation et de tendresse qui leur sont propres. En outre, il ne faut pas oublier que ces derniers vont établir des échanges avec deux types d'êtres : l'enfant réel, qui porte son poids de chair et de besoins ; l'enfant imaginaire qu'ils vont se représenter d'après leur propre vécu, effacé et reconstruit, d'après leurs propres désirs et leur fantasmatisation.

La mutualité mère-enfant est formée par l'activité de deux êtres hétérogènes : d'une part celle d'un être immature en formation, en devenir, qui assimile ses propres activités, et celle de l'autre, adulte, prêt à recevoir. S'il est évident que l'enfant est preneur, il est également donneur. Il est donneur de demandes et d'exigences que la mère attend. Son existence même est un don si l'enfant est désiré. Mais même un enfant non désiré, vécu au début dans l'ambiguïté, peut éveiller dans la mère un besoin de maternité, parfois après des tâtonnements et des incertitudes. Afin d'établir des modèles de comportements, on a essayé de décrire des types particuliers d'enfants et des types particuliers de mères. N.I. KRASNOGORSKI a décrit divers types d'enfants dont les caractéristiques sont les suivantes : l'enfant normalement excitable, fort, équilibré et rapide ; l'enfant normalement excitable, fort, équilibré et lent ; l'enfant très excitable et contrôlé, et l'enfant faible et peu excitable. K.S. ESCALONA, d'après la force et la fréquence des mouvements corporels, distingue des enfants inactifs et des enfants actifs. Les enfants inactifs présentent une activité buccale ou de succion intense et prolongée, une focalisation visuelle soutenue, une exploration tactile fréquente de l'environnement immédiat. Ces conduites ont en commun la mise en activité des parties du corps plutôt que celle du corps tout entier, leur caractère modulé, et le fait que l'enfant se concentre sur elles. Les enfants actifs passent la plus grande partie de leur temps en mouvements corporels de masse. Ils réagissent plus souvent au stimulus externe, à une assez grande distance, et les variétés typiques de leurs vocalises sont plus développées, plus avancées, plus intenses. Ils sont moins dépendants de l'environnement social et physique. D'autres auteurs ont décrit des types d'enfants d'après leur composante hyper ou hypotonique (M. STAMBAK, I. LEZINE et J. DE AJURIAQUERRA).

La description d'un type d'enfant ou d'un type de mère joue évidemment un rôle dans ce qu'on appelle les inter-relations, mais ce qui importe surtout c'est de savoir comment les uns s'accommodent aux autres : c'est-à-dire com-

ment les enfants répondent aux attitudes maternelles et comment les mères perçoivent le comportement de l'enfant. Il existe en effet des mères qui désirent des enfants voraces et actifs, d'autres qui préfèrent des enfants relativement passifs, tranquilles, avec peu d'exigences. Il existe des mères qui supportent mal les impératifs de l'enfant, d'autres qui ressentent les demandes impératives comme des expressions d'amour et d'attachement. Des mères pour lesquelles la recherche de mutualité est vécue comme naturelle, alors que d'autres la sentent comme un devoir. Si certains considèrent que les exigences de l'enfant dépendent uniquement de ses potentialités et celles de la mère de sa capacité d'aimance, il n'en est pas moins vrai — et cela est montré dans certaines ethnies — que le mode de relations peut être en même temps ritualisé et libéral, par des aménagements mutuels. Comme on l'a démontré dans certaines cultures Woloff et Baoulè, les enfants présentent un développement moteur plus rapide que celui des enfants européens ; ceci pose des problèmes intéressants sur lesquels nous allons revenir.

C'est à partir de ces notions théoriques que nous avons abordé l'évolution de certains comportements : le sommeil, la motricité, le contrôle sphinctérien, l'agressivité et l'érotisation infantile.

L'alternative sommeil-veille fait partie de la rythmicité biologique de l'homme, tout particulièrement dans le cadre des cycles circadiens. Les caractéristiques du sommeil au cours de vingt-quatre heures, dans la chronologie du développement, sont actuellement bien connues par les recherches électro-encéphalographiques. Si la fonction hypnique a lieu à partir de facteurs innés dont le cycle est plus ou moins respecté par les attitudes de la mère, attitudes fondées sur la tradition, progressivement celle-ci essaye d'adapter ce cycle à son propre rythme de vie. Au cours des trois premiers mois, le cycle sommeil-veille est intimement lié à certains besoins, notamment à l'alimentation. Le réveil est provoqué par la faim, l'endormissement par la satiété. Aux deux états qui caractérisent la phase initiale, la tension et la détente, répondent la vigilance et le sommeil. Par sa présence proche ou lointaine, la mère participe à cette régression de l'état de vigilance qui est l'endormissement. Le suçage du pouce peut y aider également, parfois un objet transitionnel (un ours en peluche par exemple) devient un substitut maternel, compagnon présent et allié potentiel pour la maîtrise de l'angoisse. C'est au cours de la deuxième année, si l'enfant maîtrise son angoisse, que le réveil se fait à un horaire relativement fixe, s'il n'a pas été dérangé par des facteurs exogènes. Si au cours de l'endormissement l'enfant craint la disparition de la mère, au cours de l'éveil il remarque son absence et il peut craindre son non-retour. Ce n'est qu'après un certain développement des fonctions cognitives que l'enfant se rendra compte que, comme dans la nature la nuit est suivie du jour, le sommeil est suivi d'éveil. De la part de la mère, si ce cycle est considéré comme naturel, elle peut cependant dans

certains cas se représenter le manque de vigilance de l'enfant comme la possibilité d'un non-réveil, vivre le sommeil de son enfant dans la crainte d'étouffement ou de mort dans laquelle elle se sent impliquée. Les états de sommeil-veille existent dès la naissance, mais leurs caractéristiques vont se modifier au cours de l'évolution de l'enfant en fonction des changements intervenant au cours de la maturation (investissements de qualité nouvelle) et dans le cadre des relations mère-enfant. Si le rêve apparaît au cours du sommeil, il a ses propres caractéristiques et ses propres mécanismes neurophysiologiques. Il apparaît au cours du sommeil paradoxal, quoiqu'on ne puisse pas complètement assimiler la phase des mouvements oculaires et le rêve. On connaît actuellement les centres déclencheurs du rêve, qui vont du *nucleus reticularis ponticaudalis* à la destruction élective de *locus ceruleus*. Il est possible de dissocier les composantes musculaires toniques et phasiques de la phase paradoxale. Dans l'état de nos connaissances actuelles, on doit admettre que l'organisation de la fonction du rêve répond à un montage neuronique et biochimique repérable différent du sommeil lent. Le sommeil et le rêve sont différents et complémentaires. On ne peut pas considérer du point de vue organismique le sommeil comme un phénomène négatif par rapport au rêve qui serait l'expression d'un fonctionnement positif. Il est démontré actuellement que le rêve n'est pas seulement, comme le disait FREUD, le gardien du sommeil. On lui attribue un rôle dans les fonctions de maturation, dans l'apprentissage et dans la rétention mnésique. D'après M. JOUVET, il existe deux types de neurones au sein du système nerveux central, les uns apparaissant précocement, soumis au programme génétique strict, et d'autres, apparaissant plus tard au cours de la maturation cérébrale, dont les spécifications et les connexions peuvent être modifiées. L'organisation de ce dernier système nécessiterait une activation par un « *pace-maker* » endogène. Cette activation pourrait être, d'après lui, représentée par l'activité ponto-géniculo-occipitale du sommeil paradoxal, issue du « *pace-maker* » pontique. En fait on ne peut pas dire que ces neurones d'apparition plus tardive ne sont pas déjà inscrits dans le programme.

La psychanalyse a donné un sens à ce non-sens, a cherché à déchiffrer ces hiéroglyphes du monde privé. Ce qui nous est offert par le rêve est le « contenu manifeste » qui est le produit du travail du rêve tel que le sujet nous l'exprime dans son récit, et derrière lequel on va chercher le « contenu latent » qui ne peut être fourni que par le déchiffrement. C'est donc derrière le rêve manifeste que FREUD appelle le « *texte du rêve* » qu'on doit chercher les pensées latentes du rêve. Le contenu manifeste du rêve est souvent complètement absurde et confus. Mais même lorsqu'il est tout à fait cohérent, comme dans beaucoup de rêves d'angoisse, il apparaît par rapport à notre vie psychique comme quelque chose d'étranger dont on ne parvient pas à discerner l'origine. D'après la théorie psychanalytique, le rêve est

la « réalisation du désir ». Comme l'avait déjà compris FREUD, le fait que le rêve constitue une réalisation du désir ne semble pas aller de pair avec le fait qu'il existe des rêves pénibles. Cependant, le rêve angoissant n'a pas valeur d'argument allant à l'encontre de la théorie de la réalisation hallucinatoire du désir. On ne doit pas oublier, comme le dit FREUD, que les rêves sont toujours le résultat d'un conflit, d'un compromis de conciliation. « Ce qui pour le Ça inconscient est une satisfaction, peut-être, pour le même motif, une angoisse pour le Moi. » L'expérience du rêve peut être chez l'enfant formative et angoissante, sans que cela soit contradictoire. BOURGUIGNON, citant DE NERVAL (dans « Aurélia ») se demande si le sommeil ne serait pas à considérer comme une manifestation de pulsion de mort, et le rêve comme une manifestation de pulsion de vie. Cette position implique l'acceptation de la notion de pulsion de mort, ce qui n'est pas le cas pour tous les psychanalystes. Nous pouvons admettre qu'entre le sommeil et l'éveil, il existe un troisième état qui est le rêve ; il n'est ni l'agoniste, ni l'antagoniste du sommeil. Le rêve a son fonctionnement propre ; comme les deux autres, il est au service de la survivance psychologique. Le rêve « créativité désespérée » est à la fois une fonction de défense et de décharge. Placé dans le creuset de l'ombre et de la vigilance, le rêve ne serait-il pas une manifestation qui, à travers le leurre, serait au service de la satisfaction du désir toujours à satisfaire ? Se déroulant hors de la conscience, le rêve ne servirait-il pas à métaboliser et à tamponner plus ou moins bien l'anxiété qui se manifeste dans le champ des conflits ?

Dès le début, chez l'enfant, est l'action. Déjà au cours de la grossesse, l'enfant se meut et se déplace. Les premiers mouvements apparaissent dès la cinquième ou huitième semaine de l'âge fœtal et c'est vers l'âge de trois à quatre mois que les mouvements deviennent plus actifs et plus généralisés. Avant la naissance, l'enfant par ses mouvements devient une présence qu'on palpe et manipule, et à laquelle parfois la mère s'adresse verbalement. A la naissance, il se manifeste par ses cris-pleurs, dépourvus d'une intention de communiquer au début, mais auxquels l'interlocuteur accorde une signification, et par des mouvements se dirigeant vers un but qui, ne connaissant pas la réalité de l'objet, cherchent quelque part quelque chose pour aboutir à la satisfaction. Ce sont des mouvements tels que le mouvement de foussement et le mouvement de succion ; des mouvements de prise, d'agrippement, dans l'espace proche ; des réactions d'évitement ; des mouvements désordonnés, dits spontanés, parmi lesquels certains auteurs ont relevé l'apparition précoce des mouvements de pointage vers un objet. Dans l'ensemble il peut se dégager qu'au cours de l'évolution, les mouvements spontanés, d'abord lents et de peu d'amplitude, ne deviennent que progressivement plus rapides, plus brusques et en dernier lieu plus coordonnés. L'étude de la réactivité fœtale établit que les premières réactions sont des effets de masse à partir desquels va se faire progressivement une

différenciation vers des réactions plus localisées ; les réactions contra-latérales précèdent les réactions ipsi-latérales ; les réactions d'évitement ou de protection consistent en un mouvement dans la direction opposée au stimulus ; elles précèdent les réponses d'approche, excepté les réponses qui, au niveau de la bouche, ont une fonction alimentaire. Ces activités se déroulent dans un espace particulier. L'enfant dans la cavité utérine est maintenu dans un espace limité et ses besoins de subsistance arrivent directement par le cordon ombilical. Dès la sortie dans le milieu aérien, il passe à un milieu plus libre et moins bien délimité. L'espace corporel étant limité par la vêtue, l'espace ambiant par contre sans limite, se trouve relativement restreint du fait que l'enfant ne peut pas se déplacer par lui-même. Comme on le sait, l'enfant dès la naissance et même avant la naissance, ou même l'enfant prématuré, présente des mouvements de marche. Placé dans la position dorsale, on observe que, sur un fonds de mouvements de masse, s'inscrivent des mouvements extrêmement variés qui ne sont pas nécessairement symétriques ni synchrones, surtout au niveau des membres supérieurs, tandis que dans la position ventrale le nouveau-né ébauche déjà les mouvements de reptation. En fait, pour l'enfant, immature à la naissance, c'est l'adulte qui assume la responsabilité principale du transport. Du point de vue tonique, l'enfant présente une hypertonie des membres et une hypotonie axiale. Cependant lors de la fermeture de la main par exemple, la résistance au ballant de celle-ci diminue lorsque baisse le niveau de vigilance. Du point de vue de ses postures, l'enfant doit s'adapter au monde environnant, anonymat du berceau, ou bras de la mère. C'est dans les bras de celle-ci que le nouveau-né devra trouver sa posture ; les demandes de l'enfant peuvent être comprises par la mère, codées à un niveau protopathique. L'enfant pour sa part peut ressentir à un niveau tonique et postural les réponses de la mère. L'enfant, être tonique et en mouvement, évolue suivant des cycles de phases tension-détente.

Nous avons exposé successivement, en détail, l'ontogénèse du déplacement et l'évolution des activités de saisie, de manipulation et de transformation en présentant les travaux, essentiellement, de J. PAILLARD, HALVERSON, et les études que M. AUZIAS mène dans notre équipe.

Le développement des fonctionnements moteurs est considéré comme le résultat d'une simple évolution linéaire des mécanismes innés. On a remarqué cependant une précocité du développement moteur chez certains enfants africains, qui a été mise sur le compte du portage sur le dos et de l'apport de stimulations kinesthésiques, visuelles et verbales qu'ils reçoivent à cet âge de manière plus continue que l'enfant élevé à l'européenne. Cette avance porte particulièrement sur la motricité axiale et l'équilibre postural, le développement de la coordination étant pour certains relativement retardé. Dans un ouvrage récent, DASEN et al. ont décrit une avance dans le domaine de

l'intelligence sensori-motrice. Cette précocité motrice permet des manipulations, des activités et un exercice des schèmes sensori-moteurs. En plus des nouvelles activités manipulatoires rendues possibles par la précocité motrice, il existe chez ces enfants une liberté d'activité et un excellent climat affectif créé par un contact constant avec la mère, qui suffiraient à expliquer l'avance générale qu'on observe. L'importante avance dans la manipulation des instruments pourrait provenir du fait que le recours à des objets prolongeant la main est très courant dans ce contexte culturel. D'autre part, des apports expérimentaux chez l'animal ont montré l'importance des afférences motrices, mais aussi visuelles sur le comportement moteur. L'évolution du fonctionnement moteur pose le problème de savoir à quel point le fonctionnement antécédent joue un rôle causal sur le fonctionnement ultérieur. Et par exemple la marche dite automatique de la naissance ne va pas à l'encontre de la linéarité de la trajectoire, on peut l'expliquer en effet par des réélaborations fonctionnelles et par l'apparition d'un nouveau mode de déplacement.

D'après M. VITAL-DURAND, la nécessité de stimulations variées au cours du développement est une condition nécessaire à l'acquisition des performances sensori-motrices. La relation entre les compétences vraisemblablement « innées » et la performance qui résulte de leur interaction avec l'environnement, conditionne l'épanouissement du potentiel de l'individu. Deux étapes successives se dessinent dont les fondements sont différents dans l'ontogénèse et dont la signification fonctionnelle dépend de l'interaction entre les deux composantes. Une certaine plasticité serait nécessaire à cet ajustement, mais elle est inutile au cours de la maturation de la première étape dont les modalités ne sont pas influencées par les conditions qui entourent le jeune animal. Ceci, à notre avis, n'est pas particulier aux fonctions sensori-motrices et fait partie de la trajectoire avec ses élaborations successives.

Un autre problème est posé par Yvette HATWELL, à propos de l'évolution génétique des interactions visuo-tactilo-kinesthésiques de l'organisation motrice. La main est, sans aucun doute, l'organe principal de la perception tactile, parce que sa sensibilité cutanée très fine est associée à une très grande mobilité dans l'espace qui lui assure les meilleures possibilités d'exploration. Mais la main a deux fonctions : une réceptrice, et une autre effectrice. Elle est à la fois préhensile et perceptive. Les objets que la main manie sont multidimensionnels et polysensoriels. Tout comme la vision, la perception tactilo-kinesthésique de la main permet d'accéder à l'espace des lieux, ainsi qu'à l'espace des objets. Le problème est de savoir si l'espace visuel et l'espace tactilo-kinesthésique sont de même type ou s'ils relèvent de variétés différentes. Pour ceux qui acceptent l'« unité primitive des sens », l'espace primitif unique se différencierait progressivement de telle sorte que l'évolution génétique devrait être conçue comme une différencia-

tion croissante des modalités d'abord indissociées. BOWER, se basant sur ses propres travaux et sur d'autres observations, soutient qu'il existe d'emblée chez le nouveau-né une correspondance entre les modalités sensorielles (entre vision et toucher, entre vision et audition, etc.). Mais ces modalités se dissocient ensuite et doivent se reconfigurer plus tard pour réaliser une intégration d'un niveau supérieur. Des travaux récents qu'indique HATWELL tentent de souligner le caractère général amodal, ou plutôt supramodal, des processus à l'œuvre dans le traitement des informations primitives. Pour cet auteur l'évolution ontogénique montre que les équivalences de transferts intermodaux, entre vision et toucher, sont souvent difficiles et lentes à s'installer et à se stabiliser. Ce n'est que vers l'âge de 3 à 5 ans que ce transfert devient possible seulement sous certaines conditions.

L'organisation du contrôle sphinctérien montre bien la complexité des problèmes de fonctionnements, telle que nous l'avons exposée d'un point de vue théorique au début de ce cours. En effet, le contrôle sphinctérien dépend au départ d'un système anatomo-physiologique, qui sera en état de fonctionner après une certaine période de maturation. L'importance accordée à ce contrôle se fondera sur des normes culturelles. Etant donné l'érotisation des régions orificielles, son fonctionnement sera lié à l'évolution libidinale. Le fonctionnement sphinctérien implique : la conscience de la réplétion ; la possibilité de retenir ; la possibilité d'expulsion lorsque la réplétion n'est pas complète. L'expulsion vésicale ou intestinale est mécanique et le contrôle n'est possible qu'à partir d'une certaine maturation. Groupées sous le terme d'expulsion, l'expulsion vésicale et l'expulsion anale présentent cependant certaines différences. Aussi bien l'une que l'autre répondent par l'expulsion à la pression liquide ou solide sur un sphincter et elles sont toutes deux considérées comme des fonctions d'évacuation. Mais il faut tenir compte que la vessie est un organe uniquement ouvert vers le sphincter vésical et qu'il a ses limites d'extensibilité, alors que le rectum fait partie du gros intestin, par sa partie supérieure, et du sphincter anal dans sa partie inférieure. Ce qui explique que, chez l'homme, l'attitude à l'égard du contrôle sphinctérien est différente selon les sociétés. La pratique de l'éducation de la propreté est variée dans notre culture ; elle est très influencée par les médias, par les attitudes prises par les psychologues ou les psychiatres et très souvent également par les attitudes propres aux mères elles-mêmes ou à la famille. Le contrôle de la miction et de la défécation implique, à partir d'un certain niveau de maturation fonctionnelle, un apprentissage du conditionnement de contrôle. Il implique également le refus ou l'acceptation par l'enfant de l'utilisation du système physiologique suivant des normes culturelles et plus particulièrement par rapport aux parents. Il implique en outre la valeur, consciente ou inconsciente, accordée à cette fonction primitive, elle-même dépendante des investissements précoces de ces appareils ou de leur utilisation du point de vue du plaisir fonctionnel, ou comme médiation de l'offre

et du refus. Les parents se sentent concernés par le processus d'exonération, au début par rapport à la propreté, ensuite par rapport à l'importance qu'ils vont lui accorder dans le processus de rétention et d'élimination. Le contrôle ou le non-contrôle peut être ressenti par les parents comme une confrontation entre la mère et l'enfant. Le non-contrôle peut être ressenti comme une hostilité. On ne doit pas oublier que, pendant une longue période, l'enfant vit dans ses langes humides et souillés par ses excréments et dans lesquels il peut se déplaire ou se complaire. Le change, la manipulation et le lavage des régions ano-génitales peut entraîner une satisfaction. La miction ou la défécation, mécanique au début, va devenir, après la phase de contrôle, un mécanisme fonctionnel entrant dans le cadre d'un comportement. On a attribué à la miction, chez les animaux en particulier, des fonctions sociales ; c'est-à-dire qu'elle vise à transmettre un certain message. Il semble qu'à mesure que les animaux évoluent dans l'échelle phylogénétique, la vision ait supplanté l'olfaction dans les relations avec les congénères. Si, chez l'homme, les analystes ont décrit, entre autres, un stade urétral et un stade anal, nous devons partir du postulat que les excréments anaux et urétraux ne sont pas des manifestations instinctuelles mais constituent des processus qui, en étayant la libido, rentrent en s'érogénéisant dans les sphères instinctuelles. L'hypothèse d'un stade anal s'est développée dans la théorie psychanalytique plus tardivement que celle du stade oral ; certains, reconnaissant un stade urétral, pensent qu'il est mêlé au stade phallique. Si on reconnaît à ce fonctionnement le plaisir physique de l'exonération, on peut trouver en outre, comme dans toute activité, un plaisir dans la maîtrise de la fonction. Le mécanisme d'expulsion-rétention devient un mécanisme interrelationnel de communication, de refus ou de donation. En dehors de toute activité auto-érotique qu'il implique, il contribue à une affirmation de la personnalité naissante. L'enfant utilise ses sphincters pour son propre plaisir et règle plus ou moins son corps en vue de l'organisation de ce plaisir. A partir d'un certain moment l'expulsion sera considérée soit comme une donation à la mère, soit comme un défi et un refus de contrôle. Au point de vue psychologique, c'est entre deux pôles, celui de la maîtrise imposée et celui de la maîtrise conquise par l'enfant, que s'élabore la véritable organisation du contrôle sphinctérien. La maîtrise pour soi et la maîtrise pour autrui rejoignent le principe du plaisir et celui de réalité, contribuant ainsi à organiser la personnalité.

L'étude de l'agressivité nous montre qu'on trouve intérêt à établir un dialogue entre « psychogénistes » et « organicistes ». Comme l'indique la langue courante, dit D. LAGACHE, l'agressivité est de l'ordre des « dispositions », l'agression est un « acte », ou un « passage à l'acte » dont le but est la destruction totale ou partielle, littérale ou figurée d'un objet. Entre l'agressivité et l'agression, s'étale l'éventail des intermédiaires entre la puissance et l'acte. Les luttes interspécifiques, c'est-à-dire la lutte entre prédateur

et proie, ne sont pas considérées par les éthologues comme de véritables combats. Parfois, lorsque la proie se défend et tient tête au prédateur, on peut assister à des activités agressives. On établit donc une distinction entre les conflits interspécifiques où la combativité a une fonction conservatrice évidente, et la lutte intra-spécifique qui se produit entre les animaux de même espèce. Par définition, le comportement agressif est déclenché par un stimulus provenant d'un autre individu, les stimuli pouvant être aussi bien visuels, auditifs ou olfactifs. Il se déclenche particulièrement lors de la défense d'un territoire balisé par des moyens divers. Il est démontré que, chez les animaux d'une même espèce, on relève des structures hiérarchiques qui peuvent se créer à la suite de combats réels, de menaces réelles ou symboliques ou de soumission sans combat. Mais, comme l'indique TINBERGEN, il est très frappant et important de constater que la « bataille » chez les animaux consiste généralement en menaces et en bluffs. Comme l'indique HINDE, le changement des comportements agressifs ne dépend pas seulement des facteurs externes : le comportement agressif peut varier en fonction de conditions hormonales, ou du stade des cycles de reproduction et en fonction d'autres fluctuations à court terme de l'état interne. Le modèle d'énergie de motivation de LORENTZ est insuffisamment établi. Il est démontré que, chez les animaux supérieurs — les chimpanzés par exemple, le mâle dominant, à mesure que sa suprématie se consolide, devient de moins en moins agressif à l'égard des subordonnés. D'après certains ethologues, l'agressivité n'a pas un caractère universel. En fait, on n'a pas apporté la preuve irréfutable qu'un groupe particulier en était totalement dépourvu. Par contre, chez les hommes comme chez les animaux, il existe des combats rituels, des attitudes d'intimidation et une élaboration de règles souvent compliquées qui permettent le combat sans effusion de sang et on trouve un ensemble de moyens très divers pour dériver l'agressivité vers d'autres voies (EIBL EIBESFELDT).

Dans ses recherches sur les expressions des relations corps-à-corps chez l'enfant Woloff, J. RABAIN montre que l'interdit prononcé par l'adulte renvoie à une agressivité dont l'apparition est toujours possible et à laquelle il faut assigner une limite. Si l'adulte semble très attentif aux gestes, il n'intervient guère pour arrêter les paroles. L'expression ritualisée et semi-ludique de l'agression fournit à l'enfant un soutien identificatoire en faisant de cette esquisse d'affrontement un spectacle codifié marquant l'appartenance d'un enfant à un groupe d'âge. Des recherches physiologiques ont montré que l'ablation ou l'excitation de certaines régions peuvent produire des réactions agressives. Ainsi, dans les « préparations chimiques décortiquées », des crises de pseudo-rage se produisent. Les lésions du septum peuvent se traduire par des réactions de rage se déroulant de façon assez stéréotypée, alors que les lésions des amygdales atténuent l'agressivité intra-spécifique chez le singe et chez l'homme. L'agressivité peut disparaître instantanément

chez le macaque rhésus, lorsqu'on stimule électriquement la portion antérieure du noyau caudé. P. KARLI s'est interrogé à plusieurs reprises sur la valeur qu'il fallait accorder à toute cette expérimentation physiologique. D'après lui, tous ces processus se déroulent sur l'arrière-fond d'un certain niveau d'activité et de réactivité de l'organisme, d'un certain type de sensibilité et de disponibilité à l'égard de l'environnement, qui font également l'objet d'un contrôle nerveux avec une participation essentielle du système limbique par exemple. L'isolation et la désafférentation sensorielle peuvent déclencher un comportement agressif. C'est le cas de la réponse muricide induite chez le rat par désafférentation olfactive. Ce type de comportement est désigné par KARLI sous le nom de « réponse compulsatoire désinhibée ». Il est démontré donc qu'il existe certaines zones de la région sub-corticale ou limbique qui provoquent ou suppriment l'agressivité. On a également démontré que la parachlorophenylamine peut provoquer une activité muricide chez le rat. D'autre part, les lobotomies préfrontales, les topectomies cingulaires antérieures, la destruction bilatérale des deux amygdales, des lésions provoquées dans la partie postérieure de l'hypothalamus, répriment les conduites agressives chez les enfants ayant des lésions cérébrales.

Lors de l'apparition de l'agressivité évolutive normale, on note chez les enfants en bas âge des réactions de rage qui se caractérisent par des cris-pleurs, des hurlements, des vociférations, des torsions en arc de cercle apparaissant souvent dès les premières semaines après la naissance et survenant lorsque l'enfant a faim ou lorsque la tétée se trouve arrêtée d'une manière inopinée. Parfois, certains petits caprices auxquels on ne donne pas suite suffisent pour déclencher des rages qui ne peuvent se terminer que par l'épuisement. Entre un et deux ans, ces crises surviennent souvent lorsque l'adulte ne répond pas à ses demandes, lorsqu'on arrête une activité considérée comme dangereuse, ou lorsqu'on freine la transgression des interdits; dans les relations entre enfants, elles se produisent au cours des luttes pour la possession d'un objet, pour un problème de territoire, ou au cours de crises d'autorité, souvent déjà par jalousie. C'est dans la deuxième année qu'apparaissent déjà les réactions aux interdits auxquels l'enfant peut réagir par la transgression ou par des actes qui annoncent leur dépassement. L'évolution des véritables activités agressives montre que l'auto-agression est fréquente jusqu'à l'âge de deux ans et disparaît progressivement après; elle se manifeste par des activités sur soi-même telles que se mordre, se griffer, se pincer, s'arracher peaux et croûtes, se gratter jusqu'au sang, se cogner la tête, se taper la tête. Des réactions hétéro-agressives, telles que trépigner, jeter les objets, frapper des gens, apparaissent à partir de douze mois pour augmenter jusque vers l'âge de quatre ans. Ces activités peuvent se manifester par la lutte, par le jet d'objets sur autrui. Il existe des groupes d'enfants dont l'hétéro-agressivité se caractérise par la morsure : morsure des bras, des jambes d'autres enfants, parfois d'adultes. Ces morsures sont

très mal ressenties par l'entourage et deviennent parfois contagieuses. On a constaté qu'à mesure que la courbe d'auto-mutilation prend une allure descendante, une courbe montante de comportements hétéro-agressif apparaît. Dans l'ensemble, les cris-pleurs diminuent avec l'âge, l'attaque physique à son tour peut prendre une nouvelle forme, celle de l'attaque verbale. Sous l'influence de l'entourage, l'enfant peut maîtriser peu à peu son agressivité qui apparaît sous un autre mode, de plus en plus indirect et socialisé.

Un grand nombre d'auteurs ont insisté sur la primauté de la frustration dans le déclenchement des réactions agressives chez l'homme. Pour certains, le rapport entre la frustration et l'agressivité est le résultat d'une détermination innée, pour d'autres, d'une acquisition par apprentissage. Parfois, certaines activités de jeu se manifestent par la réalisation d'agressions répétées. Existe-t-il des enfants particulièrement agressifs ou passifs ? On a décrit des personnalités dominatrices, dépensant leur énergie contre les autres et dont l'agressivité resterait rigide et statique. D'autres personnalités, dites intégratives, ont une activité plus flexible, spontanée et réceptive aux changements (H.H. ANDERSON). On a également décrit des enfants leaders, dominants-agressifs, dominés craintifs et des enfants à comportement fluctuant (H. MONTAGNER). Un type de classification bipartite a été établi par CHANCE lorsqu'il décrit des « sociétés agonistiques », dominées par un mâle agressif, et qui doivent se comporter de manière à ne pas être le destinataire de cette énorme agressivité, utilisant certains types de comportement, telles que la soumission et la déviation de la menace. Pour moduler leur activation, ils sont parfois contraints de détourner le regard. Toutes les interactions de ces animaux sont destinées à clore les interactions ; l'activité est sous le contrôle de la coupure. Mais cet auteur a décrit des « sociétés hédoniques » auxquelles l'organisation hiérarchique constitue un ensemble de relations sociales extrêmement flexibles, sous le contrôle du contact qui rassure et empêche la montée de l'excitation. Mais cette distinction apparaît trop schématique. Si les descriptions de ces typologies sont intéressantes dans l'étude des champs de force, elles présentent le danger de considérer ces types descriptifs comme des entités innées, inamovibles et non modifiables.

Les psychanalystes ont pris des attitudes diverses face aux mécanismes de l'agression. Reconnue par FREUD, l'agressivité fut pendant longtemps refusée comme instinct destructeur ; il la considérait en effet comme un instinct d'auto-conservation, avec en regard l'instinct sexuel comme force instinctuelle opposée. Ce n'est que tardivement que les instincts de vie et les instincts de mort se sont inscrits dans le cadre des tendances antagonistes. Mélanie KLEIN, à la suite d'ABRAHAM, considère que l'existence primitive des besoins de mordre, de dévorer, est présente dès le départ. Le plaisir que le nourrisson éprouve à têter fait normalement place au plaisir de mordre. Au début de sa vie néo-natale, l'instinct de mort du nourrisson est dirigé

vers l'extérieur, tandis que son amour est dirigé vers l'objet qui le nourrit. Par la suite, le processus de projection-introjection et la formation du Surmoi aboutissent à des alternances d'amour et de haine ambivalentes.

Etudiant le comportement du jeu, L. BENDER considère que ce mode d'activité contribue à la maîtrise progressive du corps et des objets. Il s'accompagne du plaisir de détruire puis de reconstruire. Si l'on accepte cette hypothèse, on peut se demander jusqu'à quel point l'agressivité pourrait être la conséquence d'une désorganisation d'un mécanisme régulateur de ce qu'elle appelle les « pulsions constructives ». On ne peut pas envisager le problème de l'agressivité sans tenir compte de l'espace dans lequel l'enfant évolue car il doit pouvoir chercher, selon le moment, soit la compagnie, soit un certain isolement et avoir besoin soit de proximité, soit de distance. L'enfant a également besoin d'échanges. Les échanges ne sont pas seulement objet de rivalité et de compétition, mais aussi ils peuvent être un interchange positif de donation et d'offrande. La résolution de l'agressivité ne peut pas être obtenue par des attitudes directives rigides car l'enfant, pour évoluer et acquérir sa capacité de maîtrise, a souvent besoin de s'affirmer et de transgresser les interdits. Lorsqu'on étudie l'agressivité comme entité, on a tendance à la considérer comme une puissance et on est plus ou moins fasciné et craintif devant cette « puissance du mal ». En tant que telle, on lui accorde une valeur de mal nécessaire, comme si l'amour n'était qu'un dépassement de l'agressivité, oubliant tous les mécanismes souvent ambivalents, il est vrai, de l'évolution de l'attachement chez l'enfant. Fascinés par *l'agressivité et l'agression*, on oublie trop que, dans l'ensemble de l'horizon de l'enfant, il existe tout un monde d'échanges non agressifs : besoin d'être caressé par autrui, gestes d'offrande de la part de l'enfant, etc. Le besoin d'aimer est aussi primaire que le besoin d'agresser. L'un et l'autre sont constants dans les relations humaines. Si, comme l'a dit FREUD, le but final de l'instinct destructeur est de ramener la matière vivante à l'état inorganisé, il est cependant vrai que notre mort restant inéluctable, le but de la vie est la vie.

Le rôle de l'activité libidinale dans l'organisation psychologique de l'homme a donné lieu à beaucoup de discussions passionnées. L'évolution de *l'activité auto-érotique* chez l'enfant mérite de retenir notre attention, en l'abordant surtout sur le plan de l'ontogénèse. C'est à la suite de H. ELLIS que FREUD porta une grande attention à l'auto-érotisme. LINDNER, avant lui, avait insisté sur la nature sexuelle de l'acte de succion. Et, comme le dit FREUD, l'enfant peut trouver dans la succion rythmique d'une partie de sa peau ou de ses muqueuses un moyen simple de satisfaction ; il peut chercher à l'extérieur à utiliser une partie de son propre corps, le pouce par exemple ; une deuxième zone érogène de moindre valeur, les lèvres, lui fera chercher dit-il, postérieurement, les zones correspondantes chez d'autres personnes. FREUD ajoute qu'on pourrait attribuer à l'enfant la phrase suivante : « C'est

malheureux qu'on ne puisse pas baiser ses propres lèvres. » Mais en fait, au cours des premières semaines après la naissance, c'est un peu comme s'il réalisait ce souhait, puisqu'en réalité il ne connaît pas ses propres lèvres et ne sait pas que son pouce vient d'une autre partie du corps. Cette activité de succion est considérée comme auto-érotique et la cavité buccale comme érogène. Mais FREUD insiste par ailleurs sur un fait qui a été peu relevé : l'importance du caractère rythmique de cette activité comme productrice de plaisir. L'auto-érotisme est une phase de l'évolution de l'appareil psychique en train de se faire. Cette activité est peut-être primitive, mais elle est déjà primogénique. Nous devons en outre souligner l'importance qui est accordée par FREUD à l'activité musculaire comme source de plaisir. Après avoir insisté sur l'importance de la zone érogène anale, il reconnaît que les zones génitales ne jouent pas un rôle essentiel dans la première étape du développement. Elles sont cependant destinées à acquérir une très grande importance dans l'avenir.

Nous savons que, dès les premières semaines, des érections apparaissent, la variété individuelle étant considérable en fréquence et en durée. On a établi une relation entre la plénitude vésicale et l'érection — érection-miction-détumescence — mais on voit l'érection apparaître également après la miction et dans d'autres situations.

Au cours de manœuvres d'exploration du corps, la manipulation génitale est fréquente et souvent répétitive. C'est entre la deuxième et la cinquième année qu'apparaissent les jeux génitaux, manipulations rythmiques répétitives. Au cours de la période de latence, on note une diminution des activités auto-érotiques. Elles vont apparaître d'abord sous la forme de frottement contre des objets, contre une partie du corps de l'adulte ou par des mouvements actifs d'adduction des cuisses. Certains auteurs, afin de ne pas confondre ces activités précoces avec les équivalents de la masturbation, préfèrent parler de jeu génital et des psychanalystes, comme Ed. PICHON, considèrent qu'il ne s'agit pas là d'érotisme, mais d'hédonisme anérotique. Il faut dire que le plaisir auto-érotique, satisfaction et fascination déclenchées à travers des sources variées, est à cette période, vécu et attendu, non par rapport à des objets bien définis, mais par rapport à quelque chose qui doit être renouvelé. Il est probable qu'au cours de cette période, il existe des fantaisies au cours desquelles l'objet de plaisir n'est pas investi en tant que tel ; les fantaisies comme source du plaisir sont rejetées par les adultes pour des raisons diverses : parce qu'elles ne sont pas objectivables, tant qu'elles n'ont pas été verbalisées ; parce que les adultes dont l'amnésie de la période infantile est importante nient leur existence ; parce que l'adulte supporte mal que le petit enfant puisse vivre un plaisir que les parents ne lui ont pas consciemment octroyé. Si FREUD a insisté sur l'érogénéité du corps, ERIKSON souligne le rôle érogène du mouvement et de la locomotion. Les

déplacements mécaniques et rythmiques du corps (procurés par la balançoire, le berceau, les moyens de transport, etc.) et l'activité musculaire intense (bagarres entre enfants), peuvent être source d'un plaisir particulier. Les balancements apparaissent rarement avant l'âge de six mois. Après cet âge, il existe des balancements à quatre-pattes, l'enfant prenant appui sur ses genoux ou sur ses coudes. Un certain nombre d'activités rythmiques, aussi bien les balancements que les mouvements répétitifs de rotation de la tête, répondent à des besoins de satisfaction à travers le corps propre. Même « l'offensa capitis » qui se caractérise par des mouvements de balancement de la tête d'avant en arrière, marqués par des coups plus ou moins violents contre une surface, mouvements auto-offensifs, peuvent exister comme phase transitoire chez les enfants normaux, et sont souvent associés aux balancements. Les mouvements de ce type correspondent à une autostimulation paradoxalement satisfaisante, ainsi qu'à des besoins sensoriels de base. Ils entraînent en outre, par leur rythmicité, une déafférentation, ce qui explique que la sensation de la douleur peut être neutralisée par les apports kinesthésiques, auditifs et la complaisance rythmique. La succion du pouce rythmée elle-même n'est pas nécessairement l'équivalent d'une activité nutritive, elle peut être un plaisir rythmique. L'enfant suceur du pouce éprouve le besoin d'accompagner la succion de ses caresses et très souvent d'ailleurs un chiffon, un mouchoir, une couverture, un bout de fourrure ou toute autre étoffe, sont utilisés parallèlement, flairés, caressés, roulés, triturés. C'est-à-dire que la succion est accompagnée d'un apport sensitif et même sensoriel provenant de la qualité de l'étoffe choisie et de son odeur après des suçages successifs. Le principe qui est en cause dans cette relation main-bouche est, d'après J.B. CALL, une stimulation réciproque des parties du corps, c'est-à-dire que la main stimule la bouche et la bouche stimule la main. Nous pouvons distinguer deux fonctions à l'organe bouche : une qui est intimement liée au besoin de nourriture et une autre qui est liée au besoin de succion en tant que telle. Cette dernière est également une pulsion primaire au cours de laquelle, à un âge très précoce, l'enfant trouve sa satisfaction dans la prise du doigt et dans la succion de celui-ci, l'activité rythmique contribuant à instaurer une baisse de tension avec un plaisir facilement renouvelable.

L'activité auto-érotique ne peut pas être considérée comme un élément isolé de l'ensemble de l'organisation de la personnalité. SPITZ et Katarina WOLF étudient trois types de population : un groupe d'enfants étudiés à domicile chez leurs parents ; un autre groupe observé dans une maison d'enfants assistés ; et un troisième faisant partie d'un groupe mères-enfants dans une prison (1949). La comparaison de ces trois groupes montra que lorsque les relations entre la mère et l'enfant sont bonnes, dans tous les domaines, le jeu génital est partout présent. Dans les cas d'enfants pour lesquels la relation mère-enfant était problématique, le jeu génital était

beaucoup plus rare. Et lorsque la relation entre la mère et l'enfant était absente, on observait une baisse du développement général, au-dessous de la moyenne, et le jeu génital était complètement absent. Ces résultats permettent d'affirmer que, pendant la première année de la vie, les activités auto-érotiques varient en fonction de la relation d'objet prévalente. Cette étude porta sur l'évolution jusqu'à l'âge de quatre ans, mais ne fut pas publiée. Comparant ses études longitudinales avec les désordres sexuels des singes de HARLOW, par suite de leur déafférentation, SPITZ put relever que les enfants élevés en famille avec des bonnes relations d'objet jouent avec les organes génitaux jusqu'à la fin de la première année ; les enfants du home privés de relation d'objet ne présentèrent pas de jeu génital, même à l'âge de 4 ans. Ce qui fait dire à SPITZ que, vers la fin de la première année, l'enfant normal devrait se livrer au jeu génital et chez l'enfant en âge de marcher ou d'âge préscolaire, on devrait s'attendre au passage du jeu génital à la masturbation. Il semble que, jusqu'à présent, la relation entre la forme d'activité génitale adéquate pour un âge et les stades successifs du développement n'ait pas fait l'objet d'investigations systématiques. Il y aurait, par ailleurs, intérêt à étudier deux groupes d'enfants : les uns se développant librement et d'autres chez lesquels les jeux génitaux sont interdits, sans oublier cependant qu'il est possible que les enfants organisent eux-mêmes leurs propres interdictions.

J. DE A.

SÉMINAIRES

Les séminaires de cette année ont porté sur « Les fonctionnements chez l'enfant : théories et pratiques ».

Ont participé activement à ces séminaires : Professeur R. DIATKINE, « Le concept psychanalytique du Moi confronté à une théorie du développement du psychisme » ; professeur D. WIDLOCHER, « Psychopathologie et processus de changement » ; M.J. CHOMARD DE LAUWE, « Facteurs psychosociologiques dans le développement de l'enfant » ; Irène LEZINE, « Attitudes psychologiques des parents selon le sexe de l'enfant » ; professeur R. MISES, « Dysharmonies évolutives chez l'enfant » ; docteur L. KREISLER, « Les troubles du sommeil chez l'enfant » ; docteur J. BERGES, « Evolution des praxies chez l'enfant » ; E. GILBERT et M. VIAL (S.R.E.S.A.S.), « Observations de quelques conduites psychomotrices des jeunes enfants » ; docteur M. SOULE, « L'encoprésie » ; l'équipe de recherche du S.R.E.S.A.S., « Existe-t-il des enfants agressifs ? ».

PUBLICATIONS

Primera Infancia, *Ciencias del Hombre*, n° 1, monographie, Instituto de Ciencias del Hombre, Madrid.

Ontogénèse du déplacement, *Cahier du Cercle de Documentation et d'Information sur la rééducation des infirmes moteurs cérébraux*, n° 76, juillet-août-septembre 1978, Paris.

La Révolution psychiatrique, *l'Information psychiatrique*, vol. 54, n° 8, octobre 1978.

Manuel de Psychiatrie de l'Enfant, révision de l'édition anglaise, à paraître.

Psiquiatria Adolescente et Psiquiatria Infantil, en collaboration avec Jose ARANA, dans *Manual de Psiquiatria*, Madrid (sous presse).

L'enfant dans l'histoire, problèmes psychologiques, dans *Psychiatrie de l'Enfant* (sous presse).

CONFÉRENCES, COLLOQUES ET MISSIONS

Cours public à la Sorbonne organisé par le Mouvement universel de la Responsabilité scientifique, dans le cadre de l'Année internationale de l'Enfant, le mercredi 28 mars 1979. Sujet traité : « Les premières communications chez l'enfant ».

Colloque de Relaxation 1979, Genève, organisé par les Institutions psychiatriques genevoises, les 5 et 6 mai 1979. Sujet traité : « Ontogénèse des postures. Moi et l'autre ».

Participation aux IX^e Journées nationales de Néonatalogie organisées par la Société française de Néonatalogie, Tour Olivier DE SERRES, Paris, le samedi 26 mai 1979. Sujet traité : « Les relations mère-enfant au cours de la période périnatale chez les mères primipares ».